LEVITICUS

UN FILM D'ADRIAN CHIARELLA

NE
LE
FUIS
PAS



AU CINÉMA LE
7 OCTOBRE

NEON & SALMIRA PRODUCTIONS PRÉSENTENT SCREEN AUSTRALIA PRÉSENTE EN ASSOCIATION AVEC VICSCREEN EN ASSOCIATION AVEC ARENAMEDIA & LAZY SUSAN FILMS UNE PRODUCTION CAUSEWAY FILMS « LEVITICUS »
JOE BIRD STACY CLAUSEN JEREMY BLEVITT EVIEN LESLIE DAVIDA MCKENZIE NICHOLAS HOPE ZAHRA NEWMAN ET MIA WASIKOWSKA CASTING NIKKI BARRETT CSA CCA EFFETS VISUELS PAUL NELSON
MUSIQUE ANDREW KOTÁRKO MUSIQUE DE JED KURZEL CONCEPTEUR SONORE EMMA BORTIGNON MONTAGE NICK FENTON CONCEPTEUR DES PROTHÈSES LARRY VAN DUYNHOVEN MAQUILLAGE & COIFFURE REBECCA BURATTO CASCADES ZOHE CASTELLANO CHEF DÉCORATRICE BETHANY RYAN DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE TYSON PERKINS
PRODUCTEURS SALMAN AL-RASHID SAM FROHMAN SIMMONS FRAZIER DANIEL NEGRET ROBERT CONNOLLY LIZ KEARNEY MIA WASIKOWSKA DALE ROBERTS PRODUIT PAR SAMANTHA JENNINGS KRISTINA CEYTON HANNAH NGO ÉCRIT & RÉALISÉ PAR ADRIAN CHIARELLA

SALMIRA PRODUCTIONS · VICSCREEN · CAUSEWAY FILMS

© 2026 Leviticus Films Holdings Pty Ltd. Tous droits réservés.

NEON ORIGINALSFACTORY

ADAPTATION DARK STAR

OFFICIAL SELECTION 2026
sundance
film festival

LEVITICUS

Un film d'**Adrian Chiarella**
Avec **Joe Bird** (*La Main*), **Stacy Clausen**,
Mia Wasikowska (*Crimson Peak*, *Alice au pays des merveilles*)
Par les producteurs de *La Main* (*Talk to Me*)

NEON

AU CINÉMA LE 7 OCTOBRE

AUSTRALIE • 1h28 • FANTASTIQUE, ROMANCE

RELATIONS PRESSE
DARK STAR
Jean-François Gaye
Ass. Aude Dobuzinskis & Pauline Fourny
239 rue Saint Martin 75003 Paris
06 64 62 50 80 - jfg@darkstarpresse.fr

PROGRAMMATION
MARIE DEMART
06 26 20 86 14
mariedemart@yahoo.fr

CLAIRE DESHAIES
06 70 96 53 58
claire.deshaies23@gmail.com

DISTRIBUTEUR
ORIGINALS FACTORY
https://fr.originalsfactory.com/

SYNOPSIS

Deux adolescents doivent échapper à une entité violente qui prend la forme de la personne qu'ils désirent le plus : l'un l'autre.



INTERVIEW
ADRIAN CHIARELLA - Réalisateur

Les personnages de Joe Bird et Stacy Clausen ont quelque chose de très juste : on a vraiment l'impression de voir deux adolescents en train de se découvrir, de comprendre leurs désirs. Qu'est-ce qui vous a convaincu, lors du casting, qu'ils étaient les interprètes idéaux pour ces rôles ?

Adrian Chiarella : Dès le début du projet, je savais que je voulais confier ces rôles à des acteurs qui avaient réellement l'âge des personnages. Choisir des adultes aurait, à mon sens, permis au spectateur de prendre davantage de distance avec le danger et le profond traumatisme psychologique que traversent les personnages. Il était essentiel d'aborder ces sujets avec responsabilité, en trouvant de jeunes comédiens crédibles à l'écran, mais suffisamment mûrs pour porter un matériau aussi exigeant.

Le problème, c'est que cette tranche d'âge est très restreinte : entre 18 et 20 ans, on tombe souvent soit sur des acteurs encore trop peu expérimentés pour tenir un tournage de trente jours, soit sur d'autres qui ont déjà reçu une formation très poussée et dont le jeu devient parfois un peu trop démonstratif.

J'avais découvert Joe Bird dans *La Main* à sa sortie, il y a maintenant quatre ans, et j'avais été bluffé par son talent. À l'époque, je ne l'avais pourtant pas imaginé dans ce rôle, simplement parce qu'il était encore trop jeune, il devait avoir quatorze ans pendant le tournage. On oublie facilement qu'un film met des années à voir le jour et que les adolescents grandissent très vite. Lorsque j'ai reçu sa vidéo d'audition, j'ai tout de suite su qu'il était le bon choix. Il avait simplement l'air d'un adolescent ordinaire, traversant tous les hauts et les bas qui rythment leur quotidien. Cela se voyait dès les premières secondes de son audition.

Pour Ryan, le personnage incarné par Stacy, le défi était encore différent. Il fallait trouver quelqu'un capable d'endosser un double rôle : celui du monstre, mais aussi celui d'un garçon sincère, auquel on puisse s'identifier. Son audition a montré qu'il pouvait passer de l'un à l'autre avec une facilité déconcertante.





Ensuite, nous avons organisé un atelier de casting. Je n'aime pas les auditions où un acteur entre dans une pièce, joue cinq minutes, puis repart. J'avais réuni une douzaine de jeunes comédiens et nous avons passé toute une journée à expérimenter des scènes : certaines figuraient au scénario, d'autres étaient de simples pistes que j'avais explorées au moment de l'écriture. Ce qui m'intéressait avant tout, c'était de voir ce que chacun apportait au personnage. Très vite, une évidence s'est imposée : Joe et Stacy partageaient une alchimie rare, celle qui allait devenir le véritable coeur du film.

Les personnes LGBTQ+, en particulier celles qui grandissent dans des petites villes comme celle où vivent les deux héros, se construisent souvent avec le sentiment d'être perçues comme différentes. *Leviticus* s'inscrit dans une longue tradition de films de genre qui jouent avec l'idée d'une « monstruosité queer », où l'altérité est souvent associée à quelque chose de déviant ou de menaçant. Aviez-vous envie de vous réapproprier cette figure du monstre à travers le film ?

Adrian Chiarella : C'est assez amusant, parce que j'ai l'impression que, depuis très longtemps, le cinéma d'horreur fonctionne comme une sorte de langage codé au sein de la communauté queer. Si nous sommes si nombreux à aimer ce genre, ce n'est pas seulement parce que nous voyons des héros confrontés à des monstres ; c'est aussi parce que nous comprenons intimement ce que signifie être soi-même perçu par les autres comme un monstre. Ce que cela représente d'être diabolisé, rejeté à la marge de la société.

L'une des raisons pour lesquelles j'ai voulu faire ce film, c'est justement parce que de nombreux auteurs queer, tout au long de l'histoire, comme Mary Shelley ou James Whale, se sont emparés du cinéma de genre pour parler, de manière détournée, de l'expérience queer. J'avais envie, à mon tour, de me réapproprier cet héritage.

Et puis j'aime profondément le cinéma d'horreur parce que c'est un genre viscéral. On le ressent physiquement : il vous fait sursauter, il vous fait quitter votre siège. Il y a quelque chose de fascinant dans cette capacité qu'a le cinéma à vous atteindre d'abord par les sens, avant que tout ce que vous venez de vivre ne continue à résonner dans votre esprit.

Le point de départ du film — qui évoque les thérapies de conversion, une horreur malheureusement bien réelle — nourrit son versant fantastique. En quoi le cinéma de genre vous semblait-il être le meilleur moyen d'aborder des sujets aussi actuels et essentiels que la sécurité des personnes LGBTQ+ à travers le monde ?

Adrian Chiarella : Je suis passionné par le cinéma d'horreur depuis l'enfance. Je me souviens descendre en cachette au salon pour regarder *Les Griffes de la nuit* ou *Halloween*. Ce n'est qu'en grandissant que j'ai vraiment compris ce qu'était le cinéma d'horreur. Un film d'horreur raconte toujours l'irruption d'un monstre dans le quotidien des personnages, mais ce monstre est avant tout une métaphore. Il incarne généralement un traumatisme profondément réel.

Lorsque j'ai commencé à écrire *Leviticus*, je me suis documenté sur les thérapies de conversion dans de nombreuses cultures, pas seulement dans les sociétés occidentales ou chrétiennes, mais partout dans le monde. Et je me suis dit que cette réalité avait déjà tout d'un film d'horreur. La véritable question était donc : quel serait le monstre ? Quelle créature pouvait cristalliser cette peur ? À quoi ressemblerait-elle ? Comment agirait-elle ?

À travers de nombreux exercices d'écriture, des associations d'idées et différentes expérimentations autour des personnages, j'ai fini par imaginer un monstre capable de prendre l'apparence de la personne que l'on désire le plus. J'ai immédiatement senti que cette idée avait quelque chose de puissant. Elle faisait directement écho à la peur qui habite les personnages, tout en ouvrant la voie à une relation beaucoup plus complexe. Que se passe-t-il lorsque la personne dont vous êtes amoureux ressemble aussi au monstre qui vous traque ?

Une autre chose me fascine dans le cinéma d'horreur, c'est que tout commence presque toujours par une transgression. Le monstre apparaît parce que quelqu'un a franchi une limite. « Ne nourrissez pas cette créature après minuit. » « N'allez jamais au-delà de cette frontière une fois la nuit tombée. » Peu importe la règle : elle a été enfreinte.

Les films d'horreur que je préfère sont justement ceux où cette transgression demeure ambiguë. On en vient à se demander : qui est réellement responsable de ce qui arrive ? C'est une question qui m'a beaucoup intéressé sur *Leviticus*. Quelle est, au fond, la véritable transgression ? Est-ce le fait que les deux garçons éprouvent des sentiments l'un pour l'autre ? Est-ce ce que leurs parents leur ont fait subir ? Ou bien est-ce cette autre faute, plus trouble encore, que j'ai introduite à la fin du premier acte, lorsqu'ils se trahissent mutuellement ? Ryan trahit-il d'abord Naim ? Ou est-ce Naim qui trahit Ryan parce qu'il se sent rejeté sur le plan amoureux ? C'est aussi cet aspect du genre qui m'intéressait beaucoup.

Il s'agit de votre premier long métrage, et pourtant la mise en scène comme le ton du film témoignent d'une véritable maîtrise. Pourquoi cette histoire était-elle celle que vous aviez envie de raconter en premier, et comment le projet a-t-il pu voir le jour ?

Adrian Chiarella : Ce film est profondément personnel. Il parle à la fois de mon expérience d'homme gay et de mon amour du cinéma d'horreur, qui me suit depuis l'enfance. Cette idée me trottait dans la tête depuis longtemps lorsqu'un programme australien appelé Originate m'a permis d'en écrire une première version.

J'ai poursuivi l'aventure au sein de ce programme et, à un moment, on m'a annoncé que le film allait pouvoir entrer en production avec un budget très modeste. C'est alors que Causeway a lu le scénario et a estimé que cette histoire méritait une ambition plus grande. Ils ont contribué à trouver un financement indépendant. Cela restait un film australien à très petit budget, mais c'était malgré tout un budget conséquent pour un premier long métrage confié à un réalisateur sur lequel tout le monde prenait un risque.





À partir de là, il est devenu essentiel de réunir les bons collaborateurs. Tyson Perkins, notre directeur de la photographie, venait de signer *Went Up the Hill*, dont l'image était à la fois très épurée et très composée. Le film possédait une esthétique gothique tout en restant très contemporain, et c'est ce qui m'a attiré dans son travail.

Nous avons également eu la chance de collaborer avec une formidable cheffe décoratrice, Bethany Ryan. J'admire son travail parce qu'il est à la fois expressif et profondément réaliste. Elle ne travaille pas avec de grandes palettes de couleurs tape-à-l'œil. Ses décors donnent le sentiment d'un monde vécu, authentique, tout en conservant une véritable cohérence cinématographique.

Ensemble, nous avons construit l'univers de *Leviticus*. Nous voulions que cette ville soit crédible, qu'elle ressemble à un lieu où cette histoire pourrait réellement se dérouler, mais qu'elle exprime aussi les thèmes qui traversent le film, notamment le désir et la spiritualité.

Nous étions particulièrement intéressés par l'idée de faire cohabiter deux mondes : celui de la nature et celui façonné par l'homme. C'est pour cette raison que nous avons installé l'action dans une petite ville industrielle, où un immense cimetière d'usines s'est développé autour d'une église. Nous voulions éviter toute représentation idéalisée ou solennelle de la spiritualité, avec ses vitraux et son imagerie traditionnelle. Cette église devait appartenir à ce paysage austère et industriel.

Ce contraste entre les éléments naturels et les constructions humaines nous permettait de poser une question qui traverse tout le film : d'où viennent réellement nos croyances et les règles que nous nous imposons ? Relèvent-elles d'un ordre spirituel, de quelque chose qui nous dépasse ? Ou ne sont-elles, au fond, que des constructions humaines que nous avons fini par ériger en vérités ?

Quand on affirme à quelqu'un : « Tu ne coucheras pas avec un homme comme on couche avec une femme », d'où vient cette idée ? Est-elle inscrite dans l'ordre du monde ? Ou est-ce nous qui l'avons inventée ?

Même si le film est émotionnellement éprouvant et souvent assez sombre, les moments d'affection et de tendresse entre les deux personnages principaux apportent une véritable respiration. Était-il essentiel pour vous de préserver ces instants de bonheur ? Et comment avez-vous travaillé avec Stacy et Joe pour qu'ils paraissent aussi sincères et essentiels à l'histoire ?

Adrian Chiarella : Nous avons eu la chance d'avoir environ deux semaines de répétitions, ce qui est assez rare pour un film australien à petit budget. Une grande partie de ce temps a simplement permis à Joe et Stacy de faire connaissance.

Je me souviens que, le tout premier jour, je suis allé chercher Joe à l'aéroport puis Stacy chez lui, avant de partir tous les trois en voiture découvrir les différents décors où nous allions tourner. Ensuite, je les laissais régulièrement livrés à eux-mêmes. À un moment, par exemple, je les ai déposés dans un quartier où nous devions filmer en leur demandant de partir chacun de leur côté pour trouver un cadeau à offrir à l'autre.

Une autre fois, je les ai envoyés dans un centre commercial en leur demandant de rester dans la peau de leurs personnages. Je leur avais fait un grand discours : « Les gens que vous allez croiser sont votre premier public. Ils n'ont aucune idée que vous êtes des acteurs, alors profitez-en. Restez dans vos personnages, vous ne risquez rien. »

Évidemment, à peine avaient-ils franchi la porte qu'un homme a reconnu Joe en s'exclamant : « Mais c'est le gamin du film d'horreur ! » Joe est pourtant resté dans son personnage jusqu'au bout de l'exercice. J'ai beaucoup travaillé de cette manière avec eux, en cherchant avant tout à ce qu'ils se sentent parfaitement à l'aise dans la peau de leurs personnages… mais aussi l'un avec l'autre.

Lorsque le tournage a commencé, leur complicité était devenue très naturelle. Je pouvais alors les pousser à sortir du cadre strict des scènes et les encourager à improviser.

Cela a aussi été possible grâce à l'étroite collaboration que nous avions avec notre monteur, Nick Fenton, qui travaillait sur le montage au fur et à mesure du tournage. Il me disait parfois : « Je pense qu'il nous manque un petit moment entre les deux garçons au début du film. On gagnerait à ressentir un peu plus leur proximité. »

À partir de là, nous imaginions des petites scènes improvisées. Je laissais simplement Joe et Stacy évoluer librement, pendant que la caméra continuait de tourner. Toute l'équipe s'effaçait pour les laisser vivre ces instants à leur manière, se déplacer comme ils le souhaitaient et se parler avec leurs propres mots.

Ces moments étaient vraiment très amusants à tourner et comptent parmi mes passages préférés du film.





J'aime beaucoup cette manière de travailler, qui mêle deux approches très différentes. D'un côté, *Leviticus* comporte des séquences d'horreur extrêmement chorégraphiées, minutieusement storyboardées, où chaque geste et chaque mouvement de caméra doivent intervenir à un instant très précis. De l'autre, certaines scènes reposent presque entièrement sur la liberté des acteurs. Nous les laissions évoluer à leur rythme, et la caméra n'avait plus qu'à entrer dans leur danse.

De nombreuses personnes queer vont sans doute se reconnaître dans le film. Si l'histoire d'amour centrale est homosexuelle, l'idée d'un jeune dont la sexualité naissante est utilisée contre lui est très présente dans les récits d'apprentissage et peut faire écho à de nombreuses personnes, quelle que soit leur orientation sexuelle. Comment avez-vous trouvé l'équilibre entre universalité et singularité dans votre manière de raconter cette histoire ?

Adrian Chiarella : C'est intéressant, parce qu'on parle beaucoup en ce moment de ces histoires queer centrées sur des hommes qui aiment des hommes et qui trouvent pourtant un écho très fort auprès des femmes.

Tout désir véritable s'accompagne d'une forme de vulnérabilité, parce qu'il suppose de se dévoiler tel que l'on est. Tout le monde connaît cette vulnérabilité, ainsi que la difficulté qu'il peut y avoir à l'accepter. Le désir queer s'accompagne évidemment de questionnements intimes et de difficultés qui lui sont propres, mais quelle que soit la manière dont on se définit, on ne peut pleinement éprouver le désir sans être fidèle à soi-même.

D'une certaine manière, les histoires queer placent aussi les personnages sur un pied d'égalité. Sur le plan amoureux, les rapports de genre entrent moins en ligne de compte. On regarde ce que signifie, pour ces deux personnes, le fait de tomber peu à peu amoureuses. Les rapports de force ou les tensions qui peuvent exister entre elles ne sont pas déterminés socialement par leur genre : ils leur sont propres en tant qu'individus.

À PROPOS DE NEON

Fondé à New York en 2017 par Tom Quinn, NEON s'est imposé en moins d'une décennie comme l'un des acteurs majeurs du cinéma indépendant américain. Le studio se distingue notamment par son travail de découverte et d'accompagnement de films étrangers, d'auteur et de genre, souvent repérés dans les grands festivals internationaux.

Ce flair s'illustre tout particulièrement au Festival de Cannes : depuis *PARASITE* de Bong Joon-ho, Palme d'or 2019 et premier film non anglophone à remporter l'Oscar du meilleur film, NEON a accompagné sur le territoire américain les Palmes d'or *TITANE* de Julia Ducournau, *SANS FILTRE* de Ruben Östlund, *ANATOMIE D'UNE CHUTE* de Justine Triet, *ANORA* de Sean Baker, *UN SIMPLE ACCIDENT* de Jafar Panahi et *FJORD* de Cristian Mungiu. Une série exceptionnelle de sept Palmes d'or consécutives depuis 2019.

Le cinéma de genre occupe une place de choix dans sa ligne éditoriale. *REVENGE* de Coralie Fargeat, *TITANE* de Julia Ducournau, *INFINITY POOL* de Brandon Cronenberg, *IMMACULÉE* de Michael Mohan, *CUCKOO* de Tilman Singer ou *PRESENCE* de Steven Soderbergh témoignent d'un goût pour des propositions audacieuses, à la frontière du cinéma d'auteur et du genre. Une approche que l'on retrouve plus récemment avec *TOGETHER* de Michael Shanks et *THE LIFE OF CHUCK* de Mike Flanagan, adaptation de Stephen King qui joue elle aussi avec les frontières du genre.

Une stratégie couronnée par le succès de *LONGLEGS* d'Osgood Perkins, véritable phénomène aux États-Unis en 2024. Présenté en avant-première mondiale au Festival de Sundance 2026, *LEVITICUS*, premier long métrage d'Adrian Chiarella, rejoint à son tour ce catalogue où se côtoient cinéastes reconnus, nouveaux talents et visions singulières du cinéma de genre.

BIOGRAPHIES



Adrian Chiarella | Réalisateur

Scénariste et réalisateur australien installé à Melbourne, Adrian Chiarella fait ses débuts à la télévision avec un épisode de la série dramatique *Totally Completely Fine* (2023), portée par Thomasin McKenzie, avant de mettre en scène deux épisodes de la troisième saison de la série à succès *Five Bedrooms*.

En 2023, il signe également son premier scénario pour la télévision avec « Walking Gambit », un épisode de la série anthologique *Erotic Stories*, réalisée par Madeleine Gottlieb.

En parallèle, il écrit et réalise trois courts métrages. Son premier film, *Touch* (2014), lui vaut une nomination aux Australian Directors' Guild Awards après un beau parcours en festivals. Il poursuit avec *Black Lips* (2018), présenté dans de nombreux festivals internationaux, parmi lesquels le Palm Springs International ShortFest et le Melbourne Queer Film Festival, où il remporte le prix du Meilleur court métrage.

En 2021, son court métrage *Dwarf Planet*, nommé aux AACTA Awards, est sélectionné en compétition au Festival international du court métrage de Clermont-Ferrand.

Leviticus est son premier long métrage.

Joe Bird | Naim

Joe Bird s'est fait remarquer par la critique grâce à sa prestation dans le phénomène horrifique *La Main*. Son interprétation lui vaut de nombreuses nominations. Le New York Times salue une prestation « remarquable », tandis que The Independent estime quant à lui que sa prestation est « la meilleure à l'écran depuis celle de Linda Blair dans *L'Exorciste* » . En 2025, il remporte le AACTA Young Stars National Casting Call.

À l'écran, Joe Bird apparaît notamment dans le long métrage australien *Rabbit* ainsi que dans la deuxième saison de la série *Premier Jour*, nommée aux Emmy Awards. Il joue également dans le court métrage *The Worm*, présenté en première mondiale au Festival de Sundance en 2026.

Il retrouvera prochainement les écrans dans *Wolfram*, la suite de *Sweet Country* réalisée par Warwick Thornton, dévoilée en avant-première mondiale au Festival de Berlin, ainsi que dans *Crashout*, premier long métrage de Nick Annas.

Avec *Leviticus*, Joe Bird décroche son premier grand rôle au cinéma.





Stacy Clausen | Ryan

Après s'être fait remarquer dans la série jeunesse saluée par la critique *Crazy Fun Park*, Stacy Clausen rejoint la distribution de *La jeune fille et la mer*, dont le succès propulse le film à la deuxième place du classement mondial des films les plus vus sur Netflix. Il apparaît également dans les séries australiennes *Scrublands* et *High Country*.

On le retrouvera bientôt à l'écran dans *Wolf Creek: Legacy* de Sean Lahiff, et *The Mosquito Bowl*, le prochain film de Peter Berg produit par Netflix, aux côtés de Nicholas Galitzine et Bill Skarsgård. Il tiendra également le premier rôle du thriller Netflix *Nature Prédatrice*, réalisé par Ron Olsen.

Leviticus offre à Stacy Clausen son premier grand rôle sur grand écran.



Mia Wasikowska | Arlene

Révélée en Australie au milieu des années 2000 grâce à la série *All Saints*, Mia Wasikowska se fait rapidement remarquer aux États-Unis avec la série *En analyse*. Elle enchaîne alors avec *Les Insurgés* d'Edward Zwick, aux côtés de Daniel Craig, puis *Amelia* avec Hilary Swank, avant d'être choisie par Tim Burton pour incarner Alice Kingsley dans *Alice au pays des merveilles*, aux côtés de Johnny Depp.

Parallèlement à ce succès international, l'actrice affirme son goût pour le cinéma d'auteur. Elle est saluée pour sa prestation dans *Tout va bien ! The Kids Are All Right* de Lisa Cholodenko, où elle partage l'affiche avec Annette Bening, Julianne Moore et Mark Ruffalo, puis bouleverse dans *Restless* de Gus Van Sant.

Au fil des années, Mia Wasikowska construit une filmographie exigeante en collaborant avec Park Chan-wook (*Stoker*), Jim Jarmusch (*Only Lovers Left Alive*) et David Cronenberg (*Maps to the Stars*). En 2015, elle tient le premier rôle du film fantastique *Crimson Peak* de Guillermo del Toro, avant de retrouver son personnage d'Alice dans A*lice de l'autre côté du miroir*, réalisé par James Bobin. En 2019, elle partage l'affiche de *Blackbird* de Roger Michell avec Susan Sarandon, Kate Winslet et Sam Neill.

Elle sera prochainement à l'affiche du film fantastique *FING!* de Jeffrey Walker ainsi que de la série *The Killings at Parrish Station*, créée par Ben Jenkins.

FICHE ARTISTIQUE

Tyallah Bullock	Marnie
Stacy Clausen	Ryan
Joe Bird	Naim
Ewen Leslie	Rod
Mia Wasikowska	Arlene
Jeremy Blewitt	Hunter
Davida McKenzie	Izzie
Julia Grace	Cathy
Hyu Motoki	Macca
Edwina Wren	Jacky
Anna Mtungwazi	La jeune fille récitant un poème
David Serafin	Bill
Nicholas Hope	Le guérisseur

Les amis de Macca

Flynn Glazebrook
James Margetts
Jasdeep Saini
Samuel Ostik-Smith

FICHE TECHNIQUE

Un film de	Adrian Chiarella
Production	Samantha Jennings Kristina Ceyton Hannah Ngo
Producteur exécutif	Salman Al-Rashid
Producteurs exécutifs	Sam Frohman Simmons Frazier Daniel Negret
Producteurs exécutifs	Robert Connolly Liz Kearney
Producteurs exécutifs	Mia Wasikowska Dale Roberts
Directeur de la photographie	Tyson Perkins
Cheffe décoratrice	Bethany Ryan
Créatrice des costumes	Zohie Castellano
Cheffe maquilleuse et coiffeuse	Rebecca Buratto
Conception des maquillages spéciaux et prothèses	Larry Van Duynhoven Scarecrew Studios
Montage	Nick Fenton
Conception sonore	Emma Bortignon
Musique originale	Jed Kurzel
Supervision musicale	Andrew Koťátko
Supervision des effets visuels	Paul Nelson
Directrice de production	Antje Kulpe
Casting	Nikki Barrett CSA CGA